

YANN BOISSIÈRE



LE BAL DES DÉBUTANTS

« *Elohim ohève ète ha-hat'halot* »,
« *Dieu aime les commencements* ».

Très sincèrement, je ne sais plus d'où est tirée cette phrase, mais je l'ai toujours connue. Le Livre de la genèse (*béréshite* en hébreu, « dans le début »), « Livre des choses premières » comme le disait Levinas, énonce à chaque page l'étonnante faculté de l'homme à tous les débuts : premier monde, premier homme, premier dialogue homme-femme, première fraternité, premier meurtre – et aussi de très belles promesses d'humanité.

Cet amour de Dieu pour les commencements est dû à un point fondamental de la conscience hébraïque : la parole précède le monde. Le début du Livre, tout d'abord, coïncide avec le début du monde, Dieu commence donc par le commencement. Mais surtout, Dieu parle et le monde est. On aurait tort de ne point s'étonner de cette mise en scène linguistique. Dieu n'eût-il pas mieux fait ressortir sa souveraine toute-puissance en se livrant à une création muette, plénière ?

Dans la Genèse, Dieu parle pour ne rien dire, mais pour faire. En posant l'être comme consécutif à un acte de parole, la Bible affirme que créer c'est tenir sa parole, mais aussi que le « devoir être », exprimé par la parole première, précède toujours « l'être ». Si l'on entend jusqu'au bout : ce « devoir être » de la parole a ainsi la capacité de juger l'être, de lui opposer constamment le « regard » du « devoir être », un « droit de regard », le regard du droit...

La capacité à débiter, la voilà : la parole est cet oiseau qui toujours volète à la face de l'existence, cette liberté vis-à-vis de l'être. Parce qu'elle a le pouvoir de suggérer un « devoir être » meilleur que ce qui est aujourd'hui, mais aussi parce que l'être humain ayant reçu le langage en héritage, la parole lui donne la possibilité du serment, du point de départ, « Allons, faisons ! », sans être rivé à ce qui est.

Face au « *olame ha-zé* » (généralement traduit par « le monde présent » mais signifiant littéralement « le monde du ceci »), qui voudrait se faire passer pour la seule et ultime réalité, le judaïsme insère la possibilité du « *olame ha-ba* » (le « monde futur », mieux traduit par « le monde qui vient »). Le monde orienté vers la bénédiction, qui contient davantage que ce qu'il semble contenir, et qui dépend de la parole, de nos initiatives fondées sur la parole.

De fait, qu'en est-il de la capacité humaine à initier ? Ici, c'est avec Hannah Arendt qu'il nous faut débiter : « C'est parce qu'il est un commencement que l'homme peut commencer ; être un homme et être libre sont une seule et même chose, Dieu a créé l'homme dans le but d'introduire dans le monde la faculté de commencer : la liberté. »

Un midrash à l'humour formidable insiste sur les sources paradoxales de cette liberté. Après avoir consulté la vérité, la paix, la grâce et le jugement pour savoir si l'homme méritait d'être créé ou non, Dieu, impatient devant leurs interminables arguties (qui toutes tendent à la négative), s'éclipse du débat et crée l'homme « quand-même ». C'est ce « quand-même » qui donne à l'homme sa faculté oppositive à la pure logique, sa liberté, et sa capacité à débiter...

Il disposera, pour cela, de la dimension du temps. Et si le temps n'est pas une succession de « premières fois », mais de « secondes », c'est que la capacité à débiter est aussi liée à la reconnaissance : de ce qui est premier – et ne nous appartient pas...

Yann Boissière